

TESTAMENT SPIRITUEL DE L'ABBÉ ROGER IDIART

Membre correspondant de l'Académie Basque.

(30 mars 2006)

Prêtre basque je suis, prêtre basque je reste.

Bonjour ! Egun on ! Je commence en français, mais je terminerai en basque.

Au moment de rejoindre là-haut mes parents, je tiens à les remercier de m'avoir donné le meilleur d'eux-mêmes. Je désire que mon corps repose à leurs côtés dans le caveau de la famille Idiart-Mimiague, à l'ombre de l'église d'Ascain où j'ai été baptisé. Monseigneur Terrier m'ordonna prêtre à la cathédrale de Bayonne le 29 juin 1955, six ans après mon frère aîné Michel, qui m'a donné l'idée et le désir de mieux découvrir le Christ. Malgré tous mes défauts, je me suis efforcé de transmettre fidèlement le message de l'Évangile. Certes, mon témoignage est loin d'être parfait. J'en demande pardon à Dieu et à toutes les personnes qui m'ont connu.

J'aurais pu être slovaque, géorgien ou mexicain. Il se trouve que je suis basque. J'ai toujours considéré ma basquitude comme un talent à faire fructifier, et non pas comme je ne sais quelle maladie honteuse dont certains semblent avoir souhaité que je guérisse. Sachant que depuis le XVIème siècle, notamment sous l'impulsion du navarrais Saint François-Xavier, des dizaines de milliers de prêtres et de religieuses d'origine basque, se sont donné tant de mal pour s'exprimer dans les langues des pays de mission, je ne vois pas ce qu'il y aurait de choquant dans le fait qu'un prêtre basque se sente solidaire de ses compatriotes et s'adresse à eux, dans leur langue maternelle selon l'Esprit de Pentecôte qui met toutes les cultures à égalité : "Dieu ne fait pas de différence entre les hommes" Les hommes, eux, en font (hélas !) Et c'est de là que viennent presque tous les malheurs du monde.

M'inspirant de la fameuse prière, ô combien pacifique, attribuée à Saint François d'Assise : " Là où se trouve la haine, que je mette l'amour etc..." , je tiens à préciser que sous une forme quelque peu incisive, certes, il n'y a pas la moindre haine dans mes propos, mais seulement un souci de vérité, quoi qu'il en coûte.

Voici deux principes de bon sens populaire clairement exprimés dans l'Évangile de Saint Matthieu : il ne faut pas que nous fassions aux autres ce que nous n'aimerions pas que les autres nous fassent, mais il faut que nous leur fassions ce que nous aimerions qu'ils nous fassent. Si l'on essayait honnêtement d'appliquer ces deux principes, peut-être verrait-t-on certains conflits interminables se résoudre plus rapidement ...

De la langue officielle unique à la pensée unique ?

Pourquoi faut-il que les alsaciens, basques, bretons, catalans, corses, flamands, et autres occitans de l'Hexagone soient contraints de subir les conséquences inévitables de l'article 2 de la Constitution (la langue de la République est le français). Tout le monde sait pertinemment que l'application de cet article conduit à brève échéance à un véritable assassinat de nos langues maternelles. Camille Jullian, historien français du XIXème siècle avait écrit, déjà à son époque : " Une langue que l'on n'enseigne pas est une langue que l'on tue ". Bien que la peine de mort soit abolie en France, la guillotine fonctionne toujours, si l'on peut dire au ralenti, sur les têtes bascophones. Il suffit de les laisser mourir à petit feu, en leur accordant quelques miettes pendant leur agonie.

Francophonie, terme bizarre autant qu'étrange. Il désigne en effet à la fois la langue française toute puissante (quoique en net recul par rapport à la langue anglaise) richement dotée des moyens normaux nécessaires à son développement , et, un ensemble de langues " régionales " laissées à elles-mêmes dans un état de délabrement et d'abandon. De quoi se plaindraient-elles ces langues, puisque ladite République n'empêche pas les autochtones (pour ne pas dire les indigènes) de célébrer leurs fêtes traditionnelles en toute quiétude mais en toute gratuité ? Folklore, que de langues on laisse crever en ton nom ! Côté français, les espèces animales en voie de disparition sont mieux traitées que les êtres

humains bascophones. La France a eu raison de dépenser des milliards pour récupérer pierre par pierre les murs des temples égyptiens situés en amont du barrage d'Assouan. “ Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? ” a écrit le poète. Qui oserait prétendre que les langues en général et le basque en particulier ne sont que des objets inanimés et qu'elles n'ont pas d'âme “ qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? ” Reste à savoir si les français nous aiment autant qu'ils le disent dans leurs discours officiels. Le non-dit est clair : “ Basques, chantez et dansez autant que vous voulez, mais ne nous cassez pas les pieds en nous réclamant ce que tant d'autres pays bien moins peuplés que le vôtre ont obtenu depuis longtemps, à savoir le droit de disposer d'eux-mêmes. Que diraient nos frères du sud, si on leur concoctait une “ hispanophonie ” où le basque ne serait plus, comme dans l'Hexagone, qu'un mort en sursis ? À Madrid mais surtout à Paris, l'Histoire a beau évoluer, on tient toujours le même langage indécrottablement passéiste, chauvin et discriminatoire.

Le temps du mépris.

Les basques de ma génération se faisaient punir à l'école pour avoir parlé basque, mais bien souvent, rien que pour le plaisir de goûter au fruit défendu, ils s'en donnaient à cœur joie en parlant basque pendant les récréations. À cette époque, un véritable matraquage s'exerçait en permanence contre les bascophones sous forme de slogans tels que : “ Le basque ne sert à rien. Parler basque empêche de parler correctement le français (moi qui ne parlais qu'en basque à la maison, j'ai tout de même été professeur de français), il faut donc cesser de parler basque pour bien posséder la langue de Molière, etc ... ” Au bout de quelques dizaines d'années de ce régime d'attaques frontales, nous en arrivons à l'attaque sournoise, camouflée en article 2 de la Constitution, coup fourré destiné soit disant à limiter l'invasion de la langue anglaise dans l'Hexagone, en fait, pour donner le coup de grâce à une langue qui n'en finit pas de mourir : le succès grandissant de nos ikastola semble donner des boutons à la République ! Derrière les formules aussi creuses qu'hypocrites de ces messieurs, il y a, encore et toujours, l'épouvantail du séparatisme, comme si le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes entraînait une coupure, une frontière infranchissable entre les autres et nous. En somme, on nous reproche de rêver à un passé révolu, de vouloir nous retrancher à l'intérieur d'un pays autarcique, hermétiquement fermé aux autres ... etc, comme si nous voulions nous retirer d'une Europe où les frontières sont quasiment supprimées : quand on veut noyer son chien, on l'accuse de la rage !

Médecin, guéris toi toi-même !

Le bouc émissaire basque, juif ou arabe, a bon dos : un coup de pied, qu'il soit donné du pied droit ou du pied gauche, ne fait-il pas toujours aussi mal ?

Ce qu'il est convenu d'appeler le “ mal français ” ne viendrait-il pas d'une désastreuse politique de droite comme de gauche, plus obsédée par le rang de la France dans le monde que par le souci de s'épanouir dans un ensemble de nations où chacune se tiendrait à sa place sans chercher à écraser les autres ? Le chanteur-poète Brassens disait avec autant de modestie que de justesse : “ La meilleure des révolutions est celle qui consiste à s'efforcer de s'améliorer soi-même en espérant que les autres en fassent autant ”. J'ai toujours eu une prédilection pour le fabuliste La Fontaine. Lorsqu'il écrit : “ La raison du plus fort est toujours la meilleure ”, comment ne pas deviner que cette phrase si choquante cache à la fois une ironie amère et un sentiment de révolte ?

Le peuple basque ne demande qu'à vivre et à laisser vivre. Le système légal dans lequel la République française a enfermé les basques du nord ressemble à un carcan insupportable qui les empêche d'être ce qu'ils sont. “ Un basque n'est ni français, ni espagnol, il est basque ” (Victor Hugo. L'homme qui rit. Tome 1 page 120). Qu'attend donc l'Europe pour sanctionner la France, “ pays des Droits de l'Homme ”, en contradiction flagrante avec ses beaux principes ?

Exception française : pourquoi pas exception basque ?

N'en déplaise à la République, une et indivisible, de même que la France revendique à juste titre “ l'exception culturelle française ”, de même nous, basques, nous revendiquons l'exception basque, c'est-à-dire, ni plus ni moins que l'autodétermination. Aussi jacobins les uns que les autres, les chefs d'État successifs de l'Hexagone (élargi aux territoires d'outre-mer) n'ont que ce mot à la bouche

(autodétermination) dès qu'ils parlent des peuples situés hors du " territoire français " (chacun sait que celui-ci est fait d'annexions successives, le plus souvent violentes) ils font semblant d'oublier que les droits des peuples situés à l'intérieur de cet ensemble hétéroclite sont aussi inaliénables que ceux de n'importe quel autre peuple du monde. Certes, parmi les peuples qui vivent dans l'Hexagone, certains s'inclinent de gré ou de force, devant la loi du plus fort et se laissent intégrer, assimiler, sinon phagocyter par le : " peuple républicain ". Hélas ! Le peuple dit républicain n'a guère de racines concrètes, palpables, en quelque sorte charnelles, et même s'il en a, il les renie souvent parce qu'il place l'utopie républicaine au-dessus de tout autre valeur. Le peuple basque lui, ne se sent pas moins capable qu'un autre de s'auto-gouverner. Sa valeur suprême, c'est la liberté. Dès lors, on comprend pourquoi il se bat depuis tant de siècles pour enfin disposer de lui-même.

“ Les couteaux au vestiaire ”

Autant c'est injuste, égoïste et mesquin de refuser, sous de faux prétextes, au peuple basque l'autodétermination qu'il réclame, autant ce serait juste, généreux et courtois de la lui accorder pour de nobles motifs. Après tout, à la veille des élections présidentielles, François Mitterrand osa proposer dans son programme électoral l'abolition de la peine de mort. Il faudrait suggérer à nos candidats actuels la suppression de l'article 2 de la Constitution qui entraîne la mort programmée de la langue basque. Loin d'en subir le moindre préjudice, l'État français en général et la culture française en particulier n'en auraient que plus de prestige.

Un récent rapport d'experts désignés par l'Éducation Nationale (que l'on ne peut guère suspecter de complaisance à l'égard des basques) a constaté que le quotient intellectuel des élèves qui fréquentent l'ikastola est supérieur à la moyenne. Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien, quoique je me demande si les élèves basques ne seraient pas plus motivés que l'ensemble des élèves français. Ce que je sais, c'est la galère que vivent ces derniers temps les ikastolas à cause d'une administration tatillonne. Celle-ci ne manque pas une occasion de leur mettre des bâtons dans les roues, par exemple en leur supprimant des postes d'enseignants, alors que les effectifs ne cessent d'augmenter.

Allez donc voir un peu chez les grecs.

Même au temps de son apogée, la Grèce ne se contentait pas de la Koïnê (langue courante). On parlait aussi l'Attique, l'Ionien, le Dorien, le Béotien, ainsi que la langue épique de l'Illiade et de l'Odyssée. Cette profusion de langues n'a pas nui, bien au contraire, à la civilisation grecque : en quoi nuirait à la République Française, la langue basque normalement enseignée ? À défaut du délit de faciès, nous, les basques, serions-nous coupables du délit de bascophonie ? La République Française a fini par admettre que le fait de parler plusieurs langues est bénéfique. Toutefois, elle évite soigneusement de mentionner le basque parmi les langues à part entière. Voir à ce sujet le scandaleux jugement, rendu le 18 janvier 2006, par le juge des affaires familiales du Tribunal de Grande Instance de Bayonne. Le juge Florent Szewczyk ordonne qu'un enfant scolarisé dans une ikastola en soit retiré au motif que les ikastola présenteraient un risque de déculturation et d'acculturation ! C'est à se demander si la République Française ne serait pas atteinte d'anti-basquisme primaire. Rien de tel dans la prestigieuse culture grecque dont les langues multiples étaient considérées comme un apport enrichissant et non pas comme un appauvrissement culturel.

Chassez le “ naturel ”, il revient au galop.

Quoi qu'en disent les grand discours jacobins de droite ou de gauche, la France a bel et bien commis de graves méfaits dans ses colonies. Rien d'étonnant que ses vieux démons la reprennent sans cesse. La Déclaration universelle des Droits de l'Homme signée bien sûr par la France et par les pays qui se prétendent civilisés, a beau nous rappeler que tous les hommes sont égaux en droit, en fait tout se passe comme au bon vieux temps de l'esclavage, comme s'il y avait encore et toujours des hommes inférieurs et des hommes supérieurs, des langues inférieures et des langues supérieures. Tout ça, au nom de la Nation Républicaine égalitaire, une et indivisible, nouvelle divinité, surgie telle Vénus, des flots d'éloquence de l'assemblée constituante en juillet 1789.

Pour ne citer qu'un seul exemple, celui des derniers événements des banlieues, en fin d'année 2005, on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit là des retombées de l'esclavage que la France fit subir jadis

aux ancêtres de ces jeunes révoltés. Déjà, pendant la Révolution Française, cette même France avait déporté plusieurs milliers de basques labourdins “ rebelles ” vers les départements des Landes et du Gers. La plupart sont morts de misère et de faim ...

Le peuple basque, lui, pratique depuis des siècles une sorte de démocratie respectant entre autres, la loi ancestrale de légitime défense, aux termes de laquelle un gudari basque n'avait le droit de se servir de ses armes que si sa terre était envahie. Autrement dit, le peuple basque n'aime guère être attaqué. Voilà pourquoi, contrairement à beaucoup d'autres puissances qui vous assaillent sans état d'âme, il s'abstient de prendre l'initiative d'une attaque.

Mais le peuple basque n'a guère la vocation du martyr. Que ses assaillants ne s'imaginent pas qu'il est une proie facile et inconditionnellement soumise : il a de temps en temps des réactions violentes en réponse aux multiples violences que lui font subir entre autres, les tortionnaires espagnols (ou même français) dans le secret des commissariats. À noter que, depuis plus de trois ans, ETA n'a tué personne. En revanche, on a récemment retrouvé deux cadavres de prisonniers basques soi-disant suicidés dans leur cellule. Malgré cette “ goutte ” qui aurait pu faire déborder le vase, ETA vient d'annoncer un cessez-le-feu qui a pris effet le 23 mars 2006 à partir de minuit. N'attendons pas la suite de manière passive : organisons-la, notamment par un travail assidu d'information et de recherche de dialogue.

Ordre ou désordre établi ?

La petite ville de Gernika est bien connue dans le monde pour son fameux chêne, symbole de liberté. Bien que n'ayant aucune valeur stratégique ou militaire, elle fut bombardée un jour de marché (comme par hasard jour d'affluence !) le 27 avril 1937 par la Légion Condor de l'aviation allemande. Bilan : 1700 morts en quelques minutes, soit à peu près le double des victimes de l'E.T.A. depuis plus de quarante cinq ans de lutte armée. Je m'empresse de préciser que si je cite ces chiffres, ce n'est en aucun cas pour justifier telle ou telle violence plutôt que telle autre, mais simplement pour ne pas les fourrer toutes en vrac dans le même sac, la violence des peuples agressés, au même titre que celle des peuples agresseurs, comme si, entre les deux, c'était du pareil au même ! En général, les peuples colonisateurs n'ont aucun intérêt à faire la distinction agresseurs-agressés. Ils s'efforcent même de rappeler les aspects positifs de la colonisation, pour essayer d'en faire oublier les aspects ô combien négatifs ! Cela dit, même si la non-violence authentique est extrêmement difficile à pratiquer à cause des États conquérants et dominateurs qui ne veulent pas lâcher leurs conquêtes, j'avoue que j'ai une préférence pour le mouvement non-violent Démo, né en Iparralde il y a quelques années. Les militants de ce mouvement font preuve d'un courage exemplaire en faveur de leurs légitimes revendications, sans faire de mal à personne. C'est vrai que parfois, ils perturbent l'ordre établi, souvent avec humour, mais jamais avec violence. Il arrive aussi, pas seulement en Tchétchénie, que ce qu'on appelle l'ordre établi ne soit, en fait, qu'un désordre établi, féroce et défendu, par les forces dites de l'ordre. Il serait plus exact de les dénommer “ forces de l'or ” tout court, tant il est vrai que la plupart du temps, les hommes casqués qui vous balancent des grenades lacrymogènes à bout-portant, n'agissent guère pour défendre la veuve et l'orphelin, mais pour servir les intérêts de ceux qui les payent.

Retour à Gernika : sous prétexte d'écraser la montée du bolchevisme (en fait l'arrivée au pouvoir des élus de gauche à Madrid), Franco avait demandé à Hitler ce raid aérien meurtrier, sans doute pour laisser croire au monde que les vilains séparatistes basques étaient, tout comme leurs alliés de Madrid, soudoyés par Moscou : jusqu'où peut aller le délire d'un dictateur ambitieux, salué par la droite unanime comme le Sauveur de la Catholique Espagne ! Toujours est-il que Radio Pampelune, occupée par les franquistes, eut l'audace d'annoncer la diabolique fausse nouvelle suivante : “ Ce sont les rouges républicains qui ont incendié Gernika ”. Vous avez bien lu, incendié Gernika, pas bombardé ! Durant quarante ans, on a enseigné cette grossière calomnie dans les écoles espagnoles. J'avais six ans à l'époque. Si j'en parle aujourd'hui, c'est que j'ai un témoignage important à donner à ce sujet, celui d'une vieille dame souletine que j'ai rencontrée beaucoup plus tard, quand j'avais 37 ans, assez vite après ma curieuse nomination en Soule, nomination qui mérite me semble-t-il, un petit détour dans ce récit.

Rumeur publique et mesure disciplinaire.

Les événements de mai 68 venaient de mettre en émoi les élèves du petit séminaire d'Ustaritz où j'étais professeur. La rumeur publique m'ayant fait passer pour organisateur d'une manif^o de lycéens et lycéennes à Bayonne, manif^o dont j'ignorais tout, moins d'un mois plus tard, début juin, je reçus de l'Évêché ma lettre de nomination à Sauguis-Saint Étienne (230 habitants) près de Tardets. Il faut croire qu'on tenait absolument à me caser à Sauguis et pas ailleurs. Pour y parvenir, on fit quitter le presbytère de Sauguis à l'Abbé O... qui en pleura avant et après son départ pour Arnéguy, son nouveau poste. Il y avait aussi un curé résident à Arnéguy, l'Abbé V..., qui n'avait aucune envie de quitter son charmant village. Qu'à cela ne tienne, on le fit partir dare-dare à Ahetze sur la côte basque. En aurait-il fait une dépression ? Je sais seulement qu'assez vite après son installation à Ahetze, on le retrouva mort dans son jardin. De mon côté, j'allai voir Pierre Larzabal, mon compatriote et ami (ô combien !). Celui-ci, dès qu'il eut fini de lire la lettre que je venais de recevoir de l'Évêché, laissa éclater sa colère. Il était outré du vilain tour qu'on m'avait joué. Pourtant, il me conseilla d'obéir. Littéralement dopé par le conseil de ce saint prêtre (je pèse mes mots), j'eus l'impression d'avaler en douceur une couleuvre. Probablement précédé d'une réputation " d'Enbata zikina ", je ne me doutais pas à quel point les Souletins respecteraient ou même partageraient mes convictions durant les 23 années que j'ai eu le bonheur de passer parmi eux.

Émouvante installation à Sauguis.

Je n'oublie pas mon entrée à Sauguis un soir d'automne, en 1968. Dans la petite église typiquement souletine, je tenais entre mes mains de prêtre, le même Bon Dieu que les cardinaux de la Curie dans l'immense basilique Saint Pierre de Rome, un Dieu à la fois aussi grand et aussi proche de nous tous... Il y avait entre autres, dans l'assistance, trois académiciens basques : l'Abbé Pierre Larzabal, le Chanoine Pierre Lafitte, et le futur président de l'Académie Basque, Jean Haritschelhar. À l'issue de la messe, il y eut un vin d'honneur, où mon père, rescapé de la tristement célèbre bataille (ou enfer) de Verdun, raconta comment un éclat d'obus du canon français de 75, canon probablement usé ou en tout cas mal réglé, avait atteint en plein front et tué net à ses côtés le seul Basque Souletin qu'il connaissait, mais dont il avait oublié le lieu d'origine. Le zalgiztar Chorho Espil s'approche de mon père et lui dit : " Comment s'appelait ce souletin ? " – " Jean Ilharreguy ". Or, parmi les convives présents au vin d'honneur, se trouvaient la sœur et les deux frères de ce Jean Ilharreguy ! Cinquante-trois ans après l'événement, on imagine l'émotion des retrouvailles !

La vieille dame avait raison.

Dès mon installation à Sauguis, je fis de sérieux efforts pour apprendre le merveilleux dialecte souletin, si concis et si élégant. Je me liai d'amitié avec Madeleine de Jaureguiberry, Malen pour les intimes, très connue dans les milieux culturels basquistes. Un jour que je lui rendais visite à Sibas, tout près de Tardets, elle me dit : " Après le massacre de Gernika, la perfide calomnie de Radio Pampelune venait de se répandre dans le monde entier comme une traînée de poudre. Plus c'est gros, mieux ça passe, hélas ! Ce fut une double consternation chez nos amis basques du Sud. D'une part, Gernika détruite, et d'autre part, la responsabilité du massacre rejetée sur les rouges, eux qui n'avaient de rouge que l'une des trois couleurs de leur drapeau, car ils se battaient, d'abord et surtout, pour l'indépendance d'Euskadi, tout en étant très ouverts et favorables au progrès social. Le Pays Basque n'est-il pas l'un des tout premiers du monde à s'inspirer des principes de la démocratie chrétienne ? On comprend pourquoi ce diabolique mensonge les blessait à ce point : c'était une sorte de révisionnisme avant la lettre ! Nous avons d'excellents amis de longue date chez ces Basques. Après le bombardement, il nous en arrivait en quantité, fuyant la dictature franquiste, nous suppliant de faire quelque chose pour démentir la fausse nouvelle lancée par les putschistes espagnols. Dans la population d'Iparralde, beaucoup restaient passifs, d'autres, surtout chez les bourgeois qui possédaient une radio, ne demandaient qu'à croire l'incroyable calomnie. Un député d'extrême-droite alla même jusqu'à collecter des fonds chez nous pour faire réussir le coup d'état militaire qui devait aboutir à la victoire de la " Sainte Croisade ". Dans ce climat d'indifférence ou même d'hostilité, dur-dur de trouver des familles d'accueil, sauf notamment chez un bon nombre de paysans qui appréciaient le fait

que les gens venus “ de l’autre côté ”, paysans ou pas, s’exprimaient en basque, savaient tenir leur parole et respectaient les filles ”.

Une souletine qui ne manquait, ni de courage ni de générosité.

“ Finalement, poursuit Madeleine, pressée par tant de compatriotes malheureux et me sentant en quelque sorte investie d’une mission historique, je me décide à faire le voyage de Rome où je vais visiter Monseigneur Mateo Mugica, évêque exilé de Vitoria. On l’avait accueilli à titre de simple aumônier dans un couvent d’une petite communauté de religieuses. – Monseigneur, vous avez lu les journaux ? – Hélas ! oui. – Et alors ? Vous savez qu’il s’agit d’un sinistre bobard. – Bien sûr. Je les connais, mes diocésains, je sais que, toutes opinions confondues, ils sont croyants et pratiquants entre 90 et 95%. C’est donc impossible qu’ils aient brûlé Gernika. (Il pousse un grand soupir de tristesse et ajoute) : la vérité basque est ensevelie sous une montagne. Cela (c’est-à-dire le coup d’état militaire de Franco) s’est abattu sur nous comme un torrent de la montagne qui emporte tout sur son passage.

- Mais vous parlerez, n’est-ce pas, vous allez rétablir la vérité ! – D’un air très grave et confidentiel, le prélat me dit : Une autorité supérieure à la mienne m’a demandé de me taire et je lui ai promis de me taire. – Assommée par ce que je viens d’entendre, je prends congé de Monseigneur Mugica ”.

Bien sûr l’autorité supérieure en question, c’était Pie XII.

Plusieurs fois au cours de nos rencontres, Madeleine m’a raconté ce souvenir tragique en reprenant exactement les mêmes termes, mais à chaque fois, je sentais que la vieille dame préférait en rester là. Pas de jugement, pas de condamnation, ni sur le Pape Pie XII, ni sur Mateo Mugica. Mais en revanche, je devinais chez elle, une immense déception, à cause de son amour sans borne à l’égard du Peuple Basque.

Des preuves irréfutables.

Dans les années qui ont suivi, en plus des photos de l’époque, quatre faits accablants sont venus coup sur coup confirmer que Gernika fut bel et bien été bombardée sur ordre d’Hitler à la demande du Caudillo :

1/ Le célèbre tableau Gernika de Picasso. Le peintre fut renseigné entre autres, par le Chanoine Alberto de Onaindia, originaire de Markina (Biscaye), témoin direct qui, sous les bombes nazies, soigna les blessés et donna l’absolution aux mourants.

2/ L’officier allemand Von Speerle, chef d’escadrille de la légion Condor, a reconnu dans ses mémoires avoir effectué, les premiers essais au monde de lâchage de bombes sur une population civile.

3/ Il y a quelques années, les autorités allemandes ont proposé aux victimes de Gernika, un dédommagement financier. Franco, lui, avait fait loger gratuitement dans Gernika reconstruite, des familles entières originaires d’Andalousie, sans doute avec l’espoir que le flamenco allait faire disparaître ce qui restait du patriotisme basque là où, durant des siècles, les rois de Castille venaient prêter serment de respecter les fueros de Biscaye. Par un surprenant retour de manivelle, la plupart des enfants et petits-enfants de ces andalous sont devenus aussi abertzale (patriotes basques), sinon plus que les autres habitants !

4/ Après la mort du Pape Pie XII, l’ex-évêque de Vitoria, Monseigneur Mugica, presque aveugle, s’est éteint paisiblement dans sa 98^{ème} année, dans sa résidence de Zarautz, non sans avoir eu un dernier sursaut de courage. En effet, l’Abbé Iñaki de Azpiazu, a recueilli son précieux témoignage dans un petit document intitulé : “ Los imperativos de mi conciencia ”, document où enfin, enfin, après tant d’années depuis l’énorme calomnie de 1937, il rétablit la tragique vérité. L’Histoire appréciera.

Berri ona, fedearen oinarri.

Haurrideak, Aitaren etxerakoan, goraintziak bidaltzen dauzkitzuet. Apeztu aintzin, euskalduna nintzen. Apeztu ondoan ere bai. Nola ez ? Ortzegun saindu arratseko meza, munduko lehena, Nazareteko mintzaira xumean eman zuen Jesusek. Aramearrez mintzatu zen Mesias Jaunak, ez ditu nihundik ere, euskal apezak euskaldungoaren ukatzera bortxatzen. Badakit, hortan ez direla denak ados, indarraren arrazoina, zorigaitzez, onhartuago baita arrazoinaren indarra baino. Alta, hor dugu beti Ebanjelioa gure argitzeko. Hain xuxen, Ainhoako apezetxean bizi nintzelarik, lau urte osoak iragan nintuen BERRI

ONA KANTUZ liburuxka pertsutan idazten. Lan hori ene ustez, beharrezkoa zen. Apez kargudun zonbaitek sustengatu ninduten. Bertze zonbeitek ez, baizik eta gure Elizkizunetan pertsu berri horientzat ez zela toki berezirik ! Betlemeko ostatuan ere, haur beharretan zen Maria Birjinarentzat ez omen zen tokirik ! Alta, sabelean zaukan Jainko Seme gizon eginak, harpe txar batez besterik merexi zuen... Funtsean, Protestantak agertu aintzin, Jainkoaren Hitzak ba ote zuen gure Eliza eta predikuetan ukan beharko zuen tokia ? Fedearen oinarri den Berri Ona, euskaldunek ez ote dugu meza denboran, kantuz ospatzen ahal ? Segur naiz, egun batez, girixtinoak pozik hortaratuko direla, agian lehen bai lehen...

Ez adiorik

Gure Aitaren etxera noa. Bertzeak bertze ez ditut ahanzten nere ikasle ohiak, Xibero, Baxe-Nafarre, Lapurdi, Hegoalde, Flandria eta Kaliforniako adixkideak.

Aipamen berezi bat zor dut Ainhoa, Ezpeleta eta Zuraideko jendeari : hiru herri horietan ukan dudan ongi etorriaz oso pozik nago. Batzu bertzeen ganik zonbat eta zonbat ikustate ixil eta bihotzdun ! Xiberuan erraiten den dezala : “ Eskerrik hanitx ! ” Eskerrik beroenak ere zor ditut nere apez lanetan lagundu nauten guziera. Barkatu gatz eta biperrekilako mintzaldi zonbeit entzunarazirik ... eta, orotarat ezin helduz, etxez etxe gutixko ibilirik. Euskal abertzale naizelakotz jorratu nauteneri eskerrak bihurtzen ditut, ene apez-lana hobekixago egitera lehiatu bainaiz, ez zezaten pentsa, apez gisa, Euskal-Herrian hertsiki mugaturik nindagola. Dena den, eternitateari so egin eta, zer dira lur huntako ttipikeriak ?

Bego hortan. Otoitz hunekin bururatu nahi nuke : Jauna, zuregatik eta Ebanjelioaren gatik, Azkaingo etxe, haurride eta lurak utzi nintuen. Sar-araz nezazu, otoi, gain hartako egoitza ederrean, menturaz han baititut pertsu hoberenak zure ohoretan emaiten ahalko.

ROGER IDIART 2006-III-30.